

LE SPECTATEUR
DE
L'ORIENT.

Liv. 81. (26 Decem. 1856) 7 Janv. 1857.

Le Times et les Ioniens.

DANS une réponse du *Times* à une lettre d'un de nos concitoyens établis en Angleterre, M. Mantzavino, relative aux affaires grecques, le journal anglais fait une sortie contre les Ioniens dans des termes qu'il serait impossible de rendre plus blessants et plus humiliants. Nous comprenons très-bien la fierté nationale d'un citoyen de la Grande-Bretagne, mais nous n'avons jamais pu nous rendre compte de cet amour-propre exagéré qui porte les Anglais à gâter partout leur influence par un langage, dont le plus grand tort est d'être parfaitement impolitique. L'Angleterre qui compte parmi ses ennemis tous ceux qui envient sa puissance, tous ceux qu'offusquent ses in-

stitutions libres, tous ceux qu'irritent ses moeurs aristocratiques, c'est-à-dire à peu près tout le monde, devrait, ce nous semble, éviter soigneusement de blesser de propos délibéré, le petit nombre d'hommes sincèrement libéraux qui, dans tous les pays civilisés, sont animés d'une sérieuse sympathie pour tout ce qu'il y a en elle de noble et de grand. L'Angleterre ne saurait désirer la perspective de rester sans aucune sympathie sur le globe, car quelle que puisse être la puissance matérielle d'un État, elle ne suffit pas à elle seule, à notre époque, pour maintenir son influence. Or, il est singulier qu'un peuple aussi perspicace que les Anglais, surtout en ce qui concerne ses intérêts, ne puisse s'apercevoir combien les écarts de sa presse lui ont aliéné de cœurs, et ont servi les intérêts de ses ennemis. Ainsi, la façon singulièrement inconvenante avec laquelle le *Times* s'exprime sur les Ioniens, qu'il place au dernier degré de l'échelle humaine, a blessé les fibres les plus délicates de tous les cœurs grecs, et désappointé ceux qui professent pour l'Angleterre une sympathie fondée sur une juste appréciation de ses avantages moraux et politiques.

Dans sa sortie contre les Ioniens, le *Times* commence par insinuer que ceux-ci ne sont pas des Grecs. Sur quoi se fonde-t-il pour leur dénier cette qualité? Il ne daigne pas le dire, mais il est évident qu'il croit faire là quelque fine allusion archéologique. Un journal de Corfou suppose que le *Times* veut parler de certaines études ethnologiques, qui établissent, nous ne savons comment, que les Corfiotes sont un mélange d'Albanais et de Vénitiens. Cette façon de contester la nationalité du peuple grec, inaugurée par le trop célèbre Fallmerayer, nous a toujours paru bien

puérile, la question n'étant pas, en politique, de savoir de quels éléments s'est composé un peuple, mais ce qu'il est dans le présent. Que des savants allemands croient avoir prouvé quelque chose, en démontrant que les Grecs ont du sang slave dans les veines, cela se conçoit. Les Allemands en général, et leurs savants en particulier, ne sont précisément pas les hommes les plus pratiques de la terre; mais c'est précisément de quoi se piquent les Anglais, aussi avons-nous été surpris qu'un des principaux organes de la presse anglaise, ne fut pas au-dessus d'aussi innocentes naïvetés archéologiques. Les Ioniens, y compris les Corfiotes, parlent le grec, professent la religion grecque, et se croient en tout solidaires avec la grande famille grecque. Dès-lors, en admettant même que les archéologues du *Times* aient raison, qu'est-ce que cela prouverait, si non la supériorité de cette nationalité hellénique, qui de temps immémorial a absorbé tout ce qu'elle a touché? Que dirait le *Times* du bon sens de celui qui contesterait aux Anglais leur nationalité, en se fondant sur ce qu'ils sont un composé de Bretons, de Saxons, d'Angles, de Danois, de Normands, et de je ne sais combien de races encore? Les Grecs modernes pourront bien se consoler de toutes ces théories qui sont faites sur leur origine, en songeant que leurs ancêtres surent être d'admirables grecs, tout en étant incontestablement un composé de diverses races asiatiques. Au lieu de songer à contester aussi puérilement aux Ioniens leur nationalité grecque, le *Times* eût mieux fait d'ouvrir les yeux sur un fait dont aucun mauvais vouloir ne peut méconnaître la signification. Nous voulons parler de la déclaration solennelle faite pendant la session du neuvième par-

lement ionien, pour demander l'union politique avec la Grèce, déclaration qui suffirait à elle seule aux Ioniens comme titre à la nationalité grecque, quand même ils n'auraient pas prodigué leur sang et leurs fortunes pendant notre lutte nationale de 1821.

Injurier les Ioniens, en déclarant leur parenté avec les Grecs un objet de honte pour ces derniers, il n'en coûte au *Times* que deux lignes; deux lignes qui, à la vérité, feront à son pays plus d'ennemis parmi les Ioniens que n'en pourraient jamais faire tous les agents de la politique la plus hostile à l'Angleterre. Sur quelles raisons se fonde d'ailleurs une injure aussi sanglante? Sur certaines accusations qui, même en les supposant parfaitement justes, n'autoriseraient certainement pas une aussi cruelle insulte. Mais examinons la valeur des récriminations du *Times*.

Les Ioniens, dit le journal anglais, sont un peuple peu propre aux institutions libérales, et en général aux institutions qui ne sont pas exercées pour eux par une race plus habile et plus intelligente. *Ils ont abusé des institutions constitutionnelles (!)* Nous ne pensons pas que le *Times* lui-même se prenait au sérieux en écrivant ces phrases si complètement vides de sens. Quand donc les Ioniens ont-ils eu l'occasion d'avoir des institutions libérales et constitutionnelles? On sait comment fut faite la constitution ionienne; et les trois Ioniens qui votèrent contre cette constitution furent qualifiés par le haut-commissaire Maitland, dans une proclamation publique, de *inetti e corotti*. En 1839, il fut demandé par une pétition, signée par des milliers d'Ioniens, une révision de cette constitution. La pétition ne fut pas accueillie. Comment les Ioniens ont-ils donc pu abuser des institutions qu'ils

n'ont jamais possédées? Depuis le jour où le protectorat anglais a été inauguré aux Iles Ioniennes, toute l'autorité a résidé, sans réserve, entre les mains des Lords haut-commissaires, qui ne respectèrent pas même l'indépendance des tribunaux civils. Lord Seaton fut le seul représentant de la souveraineté anglaise aux Iles Ioniennes qui eut quelques idées sincères d'amélioration. Mais il ne resta pas longtemps à son poste, et les libertés qu'il octroya ne furent que fictivement appliquées par ses successeurs. Le *Times* entendrait-il par hasard parler du neuvième parlement Ionien, et des indignes intrigues, à l'aide desquelles avortèrent alors presque toutes les réformes salutaires dont les patriotes sages espéraient doter leur pays? Le journal anglais ferait mieux de ne pas évoquer ces souvenirs. Une nation puissante et libre, une nation qui compte des siècles d'éducation publique, présente un mirage de liberté civique à un malheureux et faible peuple placé sous son égide; l'homme qui représente la souveraineté de ce grand peuple, au lieu de venir en aide à ce premier essai constitutionnel, profite avec habileté des fautes et des faiblesses des uns, des exagérations des autres, de l'inexpérience de tous, pour faire avorter cet essai. Voilà la douloureuse, mais trop véridique histoire d'un fait dont le *Times* semble tirer une toute autre conséquence que celle qui en découle naturellement, et qui prouverait bien plus l'absence d'humanité dans la politique coloniale de l'Angleterre, que la prétendue incapacité des Ioniens à se gouverner par des institutions libérales. Quant à la liberté de la presse, elle est aussi une cruelle dérision. Aux Iles Ioniennes on est libre d'écrire ce qu'on veut, quitte à recevoir la visite de la haute police,

qui a le droit d'emprisonner à perpétuité, sans avoir même besoin d'expliquer les motifs de ces rigueurs.

On ne peut nier que la presse Ionienne ne se soit parfois laissé aller à des écarts fâcheux; mais le gouvernement anglo-ionien avait en son pouvoir tous les moyens légaux pour prévenir et réprimer de pareils écarts, et il ne l'a pas fait. Au contraire, il a toléré, sinon encouragé, ces excès déplorables. Cette tolérance rejetée sur le gouvernement seul toute la responsabilité des écarts dont la presse s'est parfois rendue coupable aux îles-Ioniennes, où ceux qui y étaient intéressés ont pensé avec raison, que la licence était la meilleure arme qu'on pût employer contre la presse libre. Mais si la licence est une arme, elle n'est jamais un argument contre la liberté, surtout quand on dispose de tous les moyens pour la prévenir.

Le *Times* fait mention ensuite des basses classes des habitants de la Méditerranée, pour nous dire que l'union des îles Ioniennes avec la Grèce une fois accomplie, on se trouverait fort embarrassé en Grèce de la présence d'un certain nombre d'Ioniens de cette classe. Malgré toute notre bonne volonté, il nous a été impossible de découvrir un sens dans cette phrase. D'abord, il nous semble, qu'en songeant aux basses classes de son pays, le *Times* devrait être un peu plus indulgent. Puis, de quelles basses classes veut-il parler? Tout le monde connaît les habitudes d'ordre, de travail, d'économie et de sobriété qui distinguent les classes laborieuses chez les Ioniens, comme chez tous les Grecs en général. A Céphalonie, l'amour du travail des habitants est parvenu à utiliser pour l'agriculture jusqu'aux rochers, où l'on a transporté de la terre végétale pour planter le raisin de Corinthe. Si le

Times veut parler des quelques centaines de misérables maltais et pouillais qui se trouvent sur les quais de Corfou, nous lui rappellerons qu'il a tort de les confondre avec les Grecs, qui les repoussent, et d'oublier que ce sont justement les Anglais qui les y maintiennent pour les employer de préférence aux Grecs dans tous les services et jusque sur les bateaux à vapeur Ioniens, entretenus aux frais du pauvre peuple. Pendant notre séjour à Corfou, qui est bien réellement l'île enchantée des chants d'Homère, nous eûmes le désagrément de voir quelques ivres-morts qui contrastaient horriblement avec les idées harmonieuses qu'inspirent les paysages sublimes de l'île homérique; ces ivres-morts n'étaient pas des Grecs, mais des soldats anglais. Nous donnerons encore au *Times* un renseignement qu'il semble ignorer, c'est que plus de trois mille Ioniens travaillent dans le Péloponnèse, au grand profit de la culture du raisin de Corinthe. Les péloponnésiens et les autorités locales n'ont toujours eu qu'à se louer de la conduite de leurs pauvres et dignes frères. Le *Times* peut donc être parfaitement rassuré sur ce sujet.

Nous aurions partagé l'espoir du *Times* de voir les Ioniens faire, sous le protectorat anglais, des progrès dans l'éducation morale et politique, si les Anglais, si admirables dans l'exercice de leurs institutions libres, s'intéressaient sérieusement à leurs protégés, au lieu de faire tout leur possible pour les dégrader. Le monde civilisé du dix-neuvième siècle pourrait-il croire, par exemple, que le gouvernement éclairé et libéral de l'Angleterre, a constamment opposé un veto absolu et inflexible à tout essai d'organisation de l'Instruction publique aux îles Io-

niennes? C'est pourtant un fait. Grâce à la puissante influence de Lord Guilford, le plus grand philhellène qui fût jamais, l'Université de Corfou a pu être instituée, il y a de cela une quarantaine d'années, sur un pied respectable; les cours se faisaient en grec; les étudiants y affluaient en masse, et si cette impulsion avait été suivie jusqu'à présent, les résultats en eussent été immenses. Mais le gouvernement anglais en jugea tout autrement. Après la mort de Lord Guilford, les sommes considérables qu'il avait léguées pour l'instruction publique, furent restituées à sa famille, et peu à peu on défit ce qui avait été fait sous l'égide du noble et puissant philhellène anglais. Aujourd'hui l'Université de Corfou n'existe plus que de nom, et, chose vraiment inouïe, toute trace d'instruction primaire a disparu. Bien que cette indifférence systématique du gouvernement anglais à toute instruction nationale suffise pour démontrer les véritables dispositions du protectorat envers les Ioniens, nous rappellerons un autre fait plus significatif encore: la vive opposition du gouvernement anglais à l'introduction de la langue grecque comme langue officielle des États-Ioniens, introduction qui ne put être effectuée qu'en 1849, après mille difficultés.

En affirmant que les Ioniens sont bien gouvernés par la Grande-Bretagne, le *Times* amoindrit le rôle de la nation anglaise. Dire à la louange de l'Angleterre que depuis l'installation du protectorat anglais aux îles Ioniennes, ces îles ont été couvertes de routes admirables qui les traversent en tous sens, et ont su faire régner chez elles une sécurité absolue, inconnue dans tout le midi de l'Europe, et encore plus dans tout l'Orient, ce n'est pas faire une louange digne de la nation anglaise, une des deux ou

trois nations de l'Europe moderne dont les gouvernements représentent quelque chose de plus qu'une machine administrative plus ou moins bonne, plus ou moins bien adaptée à des esclaves. Certes, de la part de certains gouvernements qui n'offrent à leurs sujets en échange de leur liberté, qu'une bonne police, les Ioniens n'avaient rien à attendre, si non la sécurité dont ils jouissent; mais de la part des Anglais, ils étaient en droit d'attendre quelque chose de plus.

Mais le reproche le plus sévère qu'on doive adresser au protectorat anglais, c'est l'attitude des Lords haut-commissaires dans toutes les occasions où les intérêts les plus précieux, les sentiments les plus sacrés des Grecs étaient en jeu. Ainsi, que doivent penser les Ioniens de la conduite de Maitland pendant les premières années de la révolution grecque de 1821? Maitland ouvrait les ports des îles-Ioniennes à la flotte turque fuyant devant celle de l'amiral Miaoulis, et il prétendait encore nous empêcher de naviguer sur la mer Ionienne! Ses violences pour comprimer l'élan des Ioniens envers leurs frères qui soutenaient une lutte suprême, ne connurent point de bornes. Le *Times* conviendra qu'une telle politique combinée avec l'absolutisme des Lords haut-commissaires dans le gouvernement intérieur des îles, et leur aversion pour l'instruction nationale, devaient avoir pour résultat inévitable de faire perdre aux Anglais toute influence morale sur une population grecque.

Pour notre part, nous déplorons d'autant plus cette politique et ses conséquences, que nous éprouvons pour les Anglais une vive et profonde sympathie, fondée sur l'admiration que nous inspirent la grandeur de leur vie pu-

blique, et le charme irrésistible de leurs nobles vertus privées. Eu égard aux nombreux et injustifiables froissements d'amour-propre que ce pays eût à subir de la part de la Grande-Bretagne, l'aveu d'une sympathie n'est pas chez nous une recommandation de patriotisme. Ceux pourtant qui comme nous ont connu les parties intimes du vrai caractère anglais, et éprouvé les séductions de l'amitié anglaise, ceux-là nous comprendront et nous approuveront. Nous savons bien que nous n'avons pas à apprendre aux hommes d'État de l'Angleterre les intérêts de leur grand pays; néanmoins, en jugeant la question à notre point de vue, comme c'est notre droit, nous avancerons que l'Angleterre gagnerait assurément aux Îles Ionniennes et en Grèce bien plus d'influence, en suivant une politique toute différente de celle qu'elle suit. L'existence de la nation grecque est un fait qu'il faut accepter. En supposant même, ce que nous ne voulons pas admettre, que la grande et puissante Angleterre vit d'un œil jaloux le développement en Orient d'une nation maritime, commerçante et intelligente, nous pensons qu'il est plus pratique de s'attacher un élément qu'on ne peut écarter que de se le rendre hostile. Nier l'importance de la race grecque dans la solution de cette question d'Orient, où se trouvent engagés les intérêts les plus chers de l'Angleterre, c'est vouloir se tromper à plaisir, et nous hésitons à croire que la perspicacité des hommes d'État Anglais soit en défaut sur ce sujet. Dès-lors, la politique anglaise devient pour nous une énigme inexplicable, car il est très-sûr que tous les procédés fâcheux de l'Angleterre envers la race grecque, depuis la vente de Parga usqu'à l'occupation du Pirée, n'ont pas ajouté un iota à

sa puissance matérielle, tandis qu'ils ont considérablement affaibli sa puissance morale parmi nous. Ajoutons bien vite que les noms de Byron, de Guilford, de Canning, de Codrington et de bien d'autres philhellènes anglais moins illustres que les précédents, sont toujours un talisman pour l'influence anglaise en Grèce. Plût au ciel que les larges conceptions de ces grands citoyens de l'Angleterre ne soient pas perdues pour ses hommes d'État; car c'est dans ces conceptions seules qu'ils trouveraient le cadre d'une politique vraiment digne de la nation la plus grande et la plus libre de la terre.

G. T.

La poésie populaire en Grèce (*).

Dans un pareil état de choses, Constantinople, cet *ἑλλάδος ὀμφαλός* du moyen âge, devait être le grand dépôt où s'amoncèlaient dans l'inertie les forces vitales supérieures de l'État. Et le monarque, l'oint du seigneur, l'arbitre du pouvoir, devait, à lui seul et dans sa personne, représenter la liberté de chacun, et la liberté collective des sujets.

Mais la scène politique, après la catastrophe de 1453, change d'aspect; avec la perte de la monarchie, se perd aussi l'élément de cette nationalité abstraite qui

(*) Voir le Spectateur de l'Orient du 10/22 juin, 10/22 juillet, 25 juillet (6 août), 25 septembre (7 octobre) et 10/22 décembre 1886.

maintenait aussi dans un état d'abstraction, toute faculté et tout esprit national. Alors les ci-devant sujets de l'Empire, particulièrement ceux de la race grecque, se trouvent soudainement émancipés de la représentation monarchique et ils se sentent poussés par la violence des événements dans un nouveau monde d'énergie, de réaction et de positivisme. A leurs yeux, le passé fit l'effet d'un long songe, interrompu seulement par de courts intervalles de sophistiqueries et de convulsions. Le présent était encore plus horrible: c'était une prison, une cage de fer, qu'il fallait s'étudier à briser à tout prix. Dès ce moment, les yeux du Grec sont dessillés; délivré de l'enchantement qui l'avait cloué dans une soumission passive, devenu soupçonneux dans la persécution, il éprouve la nécessité de se naturaliser, de s'inscrire citoyen, soldat et martyr de la patrie que le destin lui insinuait de délivrer du joug. Voilà l'énigme de la régénération, interprétée par l'histoire. Rien plus que l'histoire ne peut rendre l'homme chrétien dans sa conscience, et optimiste en philosophie.

La féodalité militaire introduite par l'islamisme conquérant, subit le même sort que la féodalité franque. Elle resta circonscrite parmi la race musulmane, et ne servit qu'à répandre davantage le germe de la haine déjà en ébullition au sein des deux races ennemies. Des Grecs, il n'y en eut qu'un petit nombre qui, séduits par l'amorce de l'ambition et de l'avidité, obtinrent de la Porte des *teheftiliks* ou fiefs, en récompense de leur apostasie. Mais tandis que les Sultans partageaient entre leurs créatures des diplômes d'investiture, et distribuaient des districts entiers et de nombreux villages, à titre de fiefs, à ceux qui devaient bientôt après être dépouillés par la même auto-

rité qui les gratifiait, les Grecs fondaient des communautés autonomes, ou quasi autonomes, sur divers points de l'État; ces communautés, régies par des lois qui n'étaient point celles de la conquête, étaient destinées à devenir un jour autant de citadelles de la nationalité, autant d'asyles contre l'implacable tyran. C'est ainsi que surgirent les communes autonomes du Magne, de Chimara, de Zagori, de Sulli, de Hydra, de Parga, du Mont-Athos et autres, dont l'histoire sanglante ne tardera point à mettre en lumière l'avenir au service de la civilisation et en son honneur. Le voile épais qui recouvre encore la conquête ottomane, malgré les estimables ouvrages publiés dans ces derniers temps, ne sera levé entièrement qu'avec l'émancipation complète des populations chrétiennes qui gémissent sous le sceptre, si hypocritement doré du successeur de Mahomet II.

C'est ainsi que la Grèce moderne, et par Grèce nous n'entendons point seulement le petit royaume qui a Athènes pour capitale, mais toute la famille grecque libre ou sujette encore, la Grèce, disons-nous, est la seule société, parmi les sociétés contemporaines de l'Europe, qui soit régie non seulement sans un code, mais même sans traditions féodales, la seule qui se plie et qui se conforme aux impulsions du progrès, à l'esprit du siècle, aux lois de la civilisation, sans avoir traversé les longues et déchirantes luttes de la barbarie féodale, sans avoir fait d'autre acte de soumission que celui dû à Dieu et au Prince. Sous ce point de vue, elle est une relique précieuse de l'ancienne société, un petit reste respectable de ce monde que nous aimons tant à admirer dans les livres. Ses coutumes, encore patriarcales en plus d'un endroit, ses au-

ciens usages, sa littérature qui porte l'empreinte des siècles reculés, son dialecte dérivé directement des vieux idiomes populaires, méritent autant d'étude de la part de l'historien et du philosophe, que les marbres de Phidias et les ruines de Sparte et d'Athènes ont inspiré de zèle aux amateurs de l'art antique. C'est à ce trait prononcé, croyons nous, qu'on doit attribuer ce fond d'originalité qui existe dans l'histoire de la nation et dans ses productions populaires. Cette originalité ne peut manquer d'être un jour mise en relief par ces esprits supérieurs que la Providence destine à être les successeurs d'Homère et d'Hérodote, de ces deux hiérophantes de la vie grecque. Heureux ceux dont le front sera orné d'une couronne si illustre ! L'affection et la reconnaissance du peuple sera leur partage durant leur vie, et les suivra au delà du tombeau. Mais pour monter à une telle hauteur, il faut incliner le front jusqu'au peuple ; il faut s'identifier avec lui et après avoir vécu dans son âme, remonter avec lui dans les sphères supérieures de l'intelligence ; il faut, en un mot, sentir, parler et concevoir comme le peuple, lorsqu'on veut le dominer par la pensée.

Nous l'avons vu : la Grèce moderne en cela ressemblant à la Grèce ancienne, n'est que peuple. Le diadème de la primauté ne sera porté que par celui qui prouvera qu'il est la pleine et légitime représentation du peuple.

A côté des créations originales, sorties des entrailles de cette histoire moderne, à côté de la figure mâle, robuste, monumentale du Clephte, placez les pâles figures, les créations décolorées de l'école italienne de Crète. Placez à côté du type du Cid grec, taillé dans le granit, dans les flancs de la montagne, placez à côté de Georges Castriote,

Panaretos, cet acteur principal du drame intitulé *Erophile*, ou bien Erotocritos, cet Orlando amoureux de la poésie candiote, sauf la palette, qui du reste est trop chargée de couleur, que se trouve-t-il de national dans cette muse imitatrice ? Les passions ? Ce ne sont point les passions de la multitude. La nation est trop préoccupée pour perdre ses précieux moments dans des langueurs sentimentales, dans les amours pastorales d'*Iminta* et du *Pastor fido*, et dans les oisivetés voluptueuses de l'Arcadie. Ces fadeurs d'une société efféminée ne sont nullement en harmonie avec les affections mâles et les besoins d'une époque pleine d'énergie, de sourdes colères, de profonds ressentiments telle que l'époque de la société grecque des quatre derniers siècles. Si vous examinez les coutumes que nous dépeignent les tableaux de cette poésie, vous ne verrez que des tournois, des chevaliers et des trophées, comme si vous vous trouviez à la cour de Charlemagne, au milieu des paladins de la table ronde. Rien de grec, si ce n'est quelques noms propres, et dont on se sert pour rappeler des vertus de l'antiquité. Mais encore ces noms sont-ils étrangement appliqués à des figures exotiques. Thésée parle comme parlerait Philippe-Auguste ; ou bien Alexandre le Grand porte les habits du roi Arthur.

L'école moderne d'Athènes fut heureuse dans l'imitation du personnage national. Dans ses productions, le Clephte joue un rôle qui n'est point sans importance, et il s'y trouve plus d'un petit poème écrit dans la langue populaire qui mériterait l'attention du critique. Mais encore ici, comme dans la poésie crétoise, l'esprit d'une société étrangère se fait trop sentir. Le Pallicare enveloppé dans sa cape de laine, emploie, dans l'expression de son

amour, un langage si pur, une telle galanterie, que vous soupçonnez sous ces habits rustiques une main élégamment gantée tenant un dictionnaire de Scapula.

Une des meilleures pièces parmi ces imitations, appartient à un poète des îles-Ioniennes, dont les productions nous occuperont si nous avons l'occasion d'examiner la poésie nationale de ces îles. C'est un chant de la dimension des chants-éléphitiques, et qui se rapproche de ceux-ci tant par le fond que par la langue. Pourtant, c'est plutôt le Pallicare de la révolution que le clephte du Limeri qu'on y voit figurer; c'est le Grec qui a suivi les événements de ce siècle et qui en mourant présente le résultat final de la conquête turque. Sainte-Sophie se présente aux derniers instants du héros mourant; mais ce nom, si cher au peuple grec, ne se rencontre que rarement dans la véritable poésie populaire. Elle ne s'en empara qu'après les mouvements insurrectionnels du Péloponèse, qui eurent lieu dans le siècle dernier, et qui donnèrent aux efforts des Grecs une certaine entité politique et un caractère plus décisif, après Rhigas surtout, dont les Harmonies donnèrent une teinte historique aux aspirations de la nation, car Rhigas s'inspira autant des traditions antiques que des traditions byzantines. — Voici le chant dont nous parlons: (*)

— « Forêts, hautes montagnes, sources cristallines! adieu! aurores nébuleuses, nuits éclairées par la lune, adieu! jeunes Clephtes dans vos *liméri* solitaires, adieu! Aucune infirmité ne m'opprime et pourtant je marche à la mort. Que n'ai-je du moins été tué par une balle! Je vais à la mort, mais je prendrai la forme d'un oiseau

(*) Collection des chants populaires de la Grèce. Corfou. 1852. p. 708.

noir, la forme d'une hirondelle noire, pour réveiller la sentinelle endormie, pour contempler le combat. Et lorsque la bataille sera terminée, lorsque le bruit du combat sera apaisé, alors, je viendrai me poser sur un beau petit cyprès, d'où je compterai les blessés et je pleurerai sur les morts, afin que les mères puissent m'entendre et qu'elles entonnent les chants funèbres. — Dix soldats marchaient au devant de lui, dix autres le suivaient, quarante hommes armés lui firent franchir le seuil du palais du Visir. — « Je vous laisse, ô mes jeunes compagnons, ô mes bons compagnons! Je veux être enseveli dans les flancs d'une colline d'où la vue puisse planer au loin, d'où l'on puisse voir les drapeaux des héros. Et lorsque le parfum de l'encens musqué mêlé aux psalmodies de Pâques sortira derechef de Sainte-Sophie, du grand couvent, alors moi aussi, avec des ailes d'oiseau, je volerai vers la Ville (de Constantin) pour unir ma voix aux Cantiques de la Rédemption. — Il n'avait point achevé de parler, il parlait encore que les voûtes rendirent un bruit sourd, les fenêtres tremblèrent; il avait reçu trois coups de fusil et il tombait raide mort. Les Turcs donnèrent le corps mais il gardèrent la tête, mais là où il fut enseveli, sur les flancs d'une colline, poussa un jeune cyprès qui eut dans ses branches un nid d'oiseaux, et un oiseau, un oiseau noir soupire au retour de chaque printemps, il soupire les encens musqués et les cantiques de la Rédemption. »

L'imitation aurait été encore plus heureuse sans les sources cristallines et le clair de lune. C'est une image à la Pétrarque, empruntée aux beautés de la nature, auxquelles le Clephte, habitué à dormir en plein air, n'est point très

sensible. En général tout lyrisme mignard, toute pensée molle répugne à la simplicité sauvage qui caractérise ce genre. Quand on veut monter aux hauteurs de l'Olympe moderne, il faut laisser à terre tout l'arsenal des soupirs et des larmes.

« Là haut, ainsi que l'observe M. Villemain, (*) la tête d'un guerrier séparé du tronc s'entretient avec l'aigle qui la dévore: « Mange, oiseau, dit cette tête ensanglantée, repais-toi de ma bravoure; que ton aile en devienne grande d'une aune et ta serre d'un empan! » Voilà des images d'un ordre tout différent. La peinture doit être analogue au langage et aux habitudes des personnages représentés.

HÉROÏSME.

Nos lecteurs sont déjà suffisamment familiarisés avec le courage des montagnards Grecs, et nous ne craignons point que tout éclaircissement ultérieur sur ce sujet soit considéré par eux comme superflu. Il faut pourtant faire observer que si, en général, les rapsodies éléptiques, répètent avec une monotone uniformité de passions et d'images, la lutte perpétuelle du courage contre la violence de l'usurpateur, néanmoins il s'en trouve quelques unes, et certainement ce ne sont pas les moins belles, lesquelles mettent, pour un instant, de côté la haine qui existe entre les deux races, et prennent pour sujet l'héroïsme personnel, considéré comme une vertu éminente; et ils traitent le sujet avec un langage et une énergie, qui laissent l'âme du lecteur dans le doute de savoir si ce chant tient plus de l'ode que de l'épopée ou du drame.

(*) Tableau de la littérature du moyen âge. Sixième leçon.

Cette fusion des trois genres de la poésie se rencontre d'ailleurs dans toutes les productions de la Grèce moderne, de même que les critiques de l'antiquité l'ont signalée dans les rapsodies grecques antérieures à l'épopée d'Homère et de Hésiode. Dans les temps primitifs, l'inspiration jaillit lourdement, c'est un éclair qui traverse l'imagination, la forme est privée de ces graduations régulières et de ces distinctions de genre que l'art a dans la suite consacrées. Mais nous ne connaissons aucun peuple poète, qui ait opéré dans ses chants cette fusion des trois formes poétiques avec plus d'harmonie que le peuple Grec. Vous trouvez dans ses chants le genre dramatique non seulement dans l'expression de sentiments alternativement âpres et tendres, mâles et affectueux, qui pullulent à chaque pas, mais vous le trouvez encore dans la forme même du chant qui, le plus souvent, est dialoguée avec une admirable rapidité de conversation, et une riposte d'un naturel remarquable. Quelquefois le poète ne paraît point, et dans tout le chant, il n'y a pas la moindre trace de récit. La scène s'ouvre brusquement avec le dialogue; les personnages apparaissent comme dans le drame pour se faire connaître du public par la teneur de leur langage, l'action marche avec le dialogue, et elle ne s'arrête que lorsque le poète a révélé en entier dans cette courte scène l'unité de sa conception. Tantôt le chant prend la forme du monologue, tantôt le récit y est intercalé. Mais si le mouvement dramatique prédomine dans les chants de la montagne, si un dialogue vif et animé distingue particulièrement les chansons héroïques des autres productions populaires, par contre, le calme de l'épopée prédomine dans les chants

domestiques; dans ceux-ci, le récit a le pas sur le dialogue. Dans tous les cas, l'ensemble de la rapsodie est compris dans la forme lyrique. La poésie clephtique, ainsi que nous l'avons vu, ne pouvait adopter dans sa simplicité primitive et dans la rapidité de ses impressions, que le mode le plus prompt à l'improvisation et au chant. Chaque pallicare ambitionne également l'honneur de héros et de rapsode; une seule page suffit pour perpétuer un nom, quelques vers suffisent également pour recommander aux descendants le souvenir d'une vertu, d'une action courageuse, d'un fait d'armes. La poésie lyrique a toujours précédé l'art, la science et l'histoire. Homère précéda les Solon et les Pisistrate, qui réunirent et harmonisèrent les rapsodies; celles-ci furent créées probablement par morceaux détachés mais assurément elles furent chantées par fragments par les peuples. La poésie lyrique prête ses harmonies aux vagissements d'une société qui n'est point encore sortie des langes; ses chants fugitifs et concis sont faits pour être facilement conservés par la mémoire et transmis à la postérité. Voilà pourquoi chaque poésie, qui porte sans contestation le caractère d'une origine populaire, embrasse de préférence la forme lyrique. Telle est la poésie orphéique pour les Grecs, la poésie biblique pour les hébreux, la poésie romantique pour les nations néo-latines, et, jusqu'à un certain point, la poésie ossianique pour les peuples Gaéliques de l'Ecosse.

Mais revenons à notre sujet. Le culte du courage personnel, on ne peut en douter, est le trait le plus marquant de la poésie clephtique. Les proportions qu'il prend, n'arrivent point au fabuleux de la muse illyrienne, elles ne touchent point les limites de l'exagération dans laquelle

tombent trop souvent les peuples septentrionaux, mais néanmoins elles s'élèvent dans des sphères épiques et grandioses, qui rehaussent le sentiment de l'héroïsme presque jusqu'à la dignité de religion, et le font survivre à toutes les autres passions. C'est cet isolement du cœur dans l'adoration ardente de la bravoure, c'est cette absorption de toutes les ressources de la sensibilité en faveur d'une seule affection mais d'une affection vigoureuse, qui donne à cette poésie un je ne sais quoi d'un enthousiasme religieux, quelque chose de sauvage et en même temps de sublime. C'est une harpe éolienne, dont les cordes, exposées à un vent impétueux et violent, n'exhalent que des mélodies monotones, et pourtant ces mélodies plaintives et prolongées remuent l'âme jusqu'à ses racines, elles jettent dans cette tristesse inexprimable qui provient de la douleur d'un objet perdu et regretté, elles initient par leurs vibrations aiguës, par leurs notes graves et imprévues, et par leurs oscillations rapides, aux sauvages harmonies de la nature, et aux inconstances des temps; à ces harmonies et à ces inconstances si ressemblantes aux péripéties de l'ordre moral, aux ondulations des lois historiques, aux vicissitudes des nations. Le Clephte ne sent le prix de la vie que pour la seule satisfaction de réserver cette vie à une mort honorable. Les délices de l'existence auxquelles il a renoncé avec tant de magnanimité, il ne les regrette que quand il sent qu'approche le terme de sa carrière. Dans le moment suprême, l'âme comprimée par la douleur, il fait un retour mélancolique vers les affections dont depuis longtemps il n'a plus senti les émotions; alors il invoque le nom suave de sa mère ou de sa femme avec une poésie de douleur toute nouvelle

pour lui. Si ses compagnons sont présents, il leur recommande de le porter au tombeau dans leurs bras, il veut qu'il soit donné à sa dépouille mortelle autant de pieux baisers qu'il sera jeté de poignées de terre dans la fosse, il désire que son sépulcre soit assez spacieux pour qu'il puisse charger son fusil debout, et qu'il y soit laissé un petit trou afin que le gazouillement des oiseaux qui chantent sur le platane puisse parvenir jusqu'à lui.

Nous citerons comme un exemple de cette émotion, qui n'est néanmoins jamais privée d'une certaine rudesse inflexible, un chant où le courage et l'héroïsme contrastent avec le sentiment douloureux de la mort prochaine. Le héros montagnard fait lui-même son éloge funèbre et demande sa lyre pour s'accompagner. Les derniers vers contiennent son testament, qui est une imprécation contre la barbarie, un touchant élan de dévotion à la profession patriotique de partisan. Ce besoin de l'harmonie aux derniers moments de la vie, est un trait caractéristique de quelques âmes passionnées, que la solitude ennoblit loin d'endurcir. *Quis solitudinem delectatur, aut Deus, aut fera est.* Tout le monde connaît les particularités de la mort de Diacos. Condamné au supplice du pal, il demanda son *buzuki* pour chanter, devant les Turcs étonnés de tant de supériorité, l'éloge de la bravoure et le prochain triomphe de la liberté.

« Derniers moments d'un Capitaine. »

« Il fait obscur, il fait nuit, ce jour aussi est à son déclin. Allez, mes enfants, prendre du pain au couvent, et apportez-moi aussi du vin, du vin vieux, du vin de trois ans, pour laver les blessures qui me déchirent les entrailles! En attendant que vous soyez de retour, donnez-moi ici

ce *tambura!* (*) Je veux chanter l'amertume de la blessure et la douleur de la balle, afin que ma femme, la pauvre, puisse laisser échapper un profond soupir. Si à votre retour, vous ne me trouviez point vivant, ô mes enfants, de grâce n'abandonnez point mon cadavre. Pour vous je me suis privé de mère et de parents; pour vous je n'aurai point de mère qui distribue les cierges funèbres, ni de femme qui regrette ma bravoure, ni de prêtres ni de confesseurs qui prient pour le repos de mon âme! Et pourtant, fermez-moi les yeux, et que chacun vienne me donner un baiser. Puis coupez des branches fraîches et faites m'en un lit. Que mon sépulcre soit assez long et assez large pour que deux personnes puissent y tenir. Je veux y combattre à pied et charger mon fusil étendu à terre!

Voici un autre chant qui décrit le duel de deux braves: « Digènes est agonisant — la terre en est tout étonnée! Trois de ses amis, trois de ses fidèles amis, en sont informés. L'un lui apporte de l'eau fraîche, l'autre des essences parfumées, et le troisième lui offre le cordial qui peut calmer la douleur. Puis ils s'asseient pour manger, et à table ils disent: — Nous sommes tous les trois des braves; nous sommes de vrais braves, mais aucun de nous n'égale le héros que j'ai vu hier dans la plaine de Draco; soit béni le père qui l'engendra, bénie soit la femme qui le mit au monde! Ses épaules sont des roches, sa tête une tour élevée, et sa poitrine une forteresse couverte d'une mousse sombre. — Le moribond écoutait ces paroles dans un profond silence et il laisse échapper un soupir. — Versez-moi du vin, amis, s'écria-t-il, pour boire;

(*) Instrument à cordes qui rend un son faible et nasal.

donnez-moi un morceau de pain; et toi, mon petit greffier, donne-moi mon sabre et la pesante lance, que j'aillâ chercher à me refaire le cœur. — Il se fait un support de ses deux mains, il reprend soudainement des forces, et il saute sur pied. Il endosse douze mailles, quinze plis, la chemise d'acier et le béret de fer, et il va à la rencontre du rival qui s'amusaît à la chasse. — Holâ! qui es-tu, toi qui chasses dans le pré de Draco? — Je suis ton seigneur et maître, je suis le seigneur de ton seigneur. — Frappe et je frapperai! — Tire et je tirerai! — Son regard fut un éclair, sa voix produisit le bruit du tonnerre. Au premier coup qu'il lui tira il lui remplit la bouche de sang; au second coup il l'étendit à terre. On accourut de tous côtés pour voir le géant blessé. — Béni soit ce malade, cet agonisant! Béni soit aussi ce courage qui sait faire ressusciter les morts!

Mais dans aucun chant le courage indomptable du Clephite n'est mieux tracé que dans celui qui porte le nom de l'armatole Dimos. Dimos fut long temps la terreur des généraux d'Ali-Pascha; mais tombé enfin au pouvoïr du Visir, il fut renfermé dans un cachot où il languit de longues années. Le poëte place la scène dans la petite tour du château de Jannina, où le héros est mis aux fers. Autour des barreaux de la prison, la foule considère avec admiration l'homme dont le nom fit tant de bruit.

— Aujourd'hui, jour de Pâques, Dimos, jour de sublime exaltation. Les pallicares sont au bal, les jeunes gens au tir, et toi dans cette ville de Jamina, aux portes du Visir, à la chaîne, au baillon, à cet infâme poteau! Les passants, soit Grecs, soit Turcs lui disaient: — Ohé! Dimos, reste bien tranquille, afin d'obtenir le diplôme d'armatole! —

Bonne chance, ô enfants, qui avez de la pitié pour moi! Grâce vous soit rendue pour vos sentiments de charité et pour les vœux que vous faites. Mais que le ciel veuille, que le Seigneur saint George veuille aussi, que ma main droite se guérisse, que je puisse encore ceindre mon sabre! Alors, au retour du printemps, au retour de l'été, lorsque les rameaux s'épaississent et que les sentiers solitaires sont cachés sous la verdure, alors vous entendrez encore parler de moi et de mon fusil sonore et de mon sabre! Je reprendrai le chemin de la montagne, je remonterai sur les plus hauts sommets et si je puis encore faire rôlir un mouton, si je mange encore du chevreau, je vous promets de faire des mères sans enfants, et de épouses sans maris!

Parmi les chants héroïques, il en existe un qui porte un caractère historique. Ce chant est important tant pour le fond du sujet que pour l'époque à laquelle il faut l'attribuer. C'est celui qui conserve le souvenir de la chute de Constantinople, c'est le seul chant clephitique, à notre connaissance, dans lequel on rencontre le nom de Sainte-Sophie. Il fut d'abord publié par Fauriel, puis il en fut donné une édition plus complète dans le recueil de Zambellis. On y remarque cette foi illimitée aux volontés de la Providence, et ce pressentiment d'une prochaine délivrance qui forment le fond des croyances populaires en Grèce. Rien de plus émouvant ni de plus pittoresque dans la poésie naturelle des peuples. Les images empruntées à l'essence de la religion, de la patrie et des cérémonies religieuses de l'Église, jettent sur le chant une ombre de mysticisme d'un effet tel que l'art le plus raffiné ne pourrait lui donner.

Dieu lance la foudre, la terre gémit, les cieux font

un bruit épouvantable ; Sainte-Sophie elle aussi rend un bruit effroyable, Sainte Sophie, le grand monastère qui a trois cents tarabats et soixante deux cloches, (et pour chaque cloche un prêtre, pour chaque prêtre un diacre) peut annoncer l'élévation, l'apparition du Roi des Rois. En ce moment solennel les cieux s'ouvrent et une colombe descend dans le temple. — « Cessez le chant, reposez le Saint-Sacrement sur l'autel ! Prêtres, ôtez l'étole ! et vous, lampes, éteignez-vous ! Car la volonté de Dieu est que la ville tombe aux mains des Turcs. Prévenez en seulement l'Europe, afin qu'elle envoie immédiatement trois bâtiments. Que l'un d'eux prenne la croix, l'autre l'évangile, et le troisième, le plus beau des trois, qu'il prenne la table de l'autel afin que les impurs ne la souillent pas ! — A ces mots, la Reine (*) s'émeut, les saintes images se mettent à pleurer. Calme-toi, ô Reine des cieux ! et vous, saints martyrs, ne pleurez point ! après un long intervalle de temps, ce temple sera de nouveau à vous ! »

On ne peut juger de l'effet que produit la poésie héroïque du peuple sur l'imagination et sur le cœur de l'Orient Grec, si on n'a point entendu chanter cette élegie dans les circonstances dans lesquelles l'auteur de ces lignes a eu le bonheur de l'entendre. C'était dans le golfe de Prévésa, pendant une nuit sereine. Le ciel étoilé était resplendissant de lumière ; les sommets des montagnes et les cimes des forêts de l'Épire et de l'Acarnanie se détachaient sur le fond du tableau ; la mer était calme et unie et reflétait les lignes du Pindo qui s'élevait au dessus de nous, pareil à un géant. La pathétique rhapsodie de

(*) La Sainte Vierge.

Constantinople fut chantée par un vieux pêcheur sur un air plaintif et trainant. L'écho de la terre turque, à droite, et l'écho de la terre grecque, à gauche, rivalisaient à qui répéterait mieux la fin de chaque vers que le chanteur marquait avec une cadence aiguë et prolongée. Vers la moitié du chant, je me sentis ému jusqu'aux larmes. Je me prenais à penser à ma faiblesse, lorsqu'un gémissement, qui se fit entendre à côté de moi, m'avertit que je n'étais pas le seul en ce moment qui eusse l'âme troublée. L'émotion ne tarda point à gagner toutes les personnes de l'équipage, en sorte que le dernier vers de l'élegie fut étouffé par les soupirs et les sanglots. — Il y a un point où la religion, l'histoire et la poésie se donnent la main : ce point est la prédiction de l'avenir. L'instinct populaire l'a admirablement saisi et tracé dans ce présage sur les destinées de Constantinople.

(La suite prochainement).

Nouvelles diverses.

— Les journaux de Turquie rapportent tous les jours de nouveaux faits qui prouvent à quel point les populations musulmanes sont peu aptes à se conformer aux principes d'ordre, de justice et d'équité consacrés par le hatti-houmayoun ; mais ce qui est bien plus déplorable encore, c'est que dans plus d'une circonstance, les employés du gouvernement, les grands fonctionnaires de l'Empire, au lieu de réprimer les funestes tendances de ces popula-

tions ignorantes et fanatiques, les encouragent au contraire en se mettant à la tête du mouvement réactionnaire qui perpétue en Turquie le désordre et l'arbitraire.

Ainsi, d'après les renseignements de la *Presse d'Orient* reçus de Gaza, en date du 6 décembre, l'agent d'Angleterre résidant dans cette ville, avait envoyé son employé au marché pour faire une commission. Une querelle éclata, on ne sait sous quel prétexte, et le commis violemment battu par les musulmans retourna chez son maître couvert de blessures.

L'agent se rendit aussitôt auprès de l'autorité locale avec le blessé, et demanda qu'on punit les coupables.

Mais le gouverneur intérimaire, loin de faire droit aux représentations de l'agent d'Angleterre, fit saisir et étendre à terre lui et son commis, à chacun desquels on administra, dit-on, une centaine de coups de bâton sur la plante des pieds.

À Gaza, ajoute le correspondant de la *Presse d'Orient*, la population chrétienne est dans un véritable esclavage; les chrétiens ne peuvent porter que des vêtements noirs et vieux, il faut les voir se glisser dans les rues, tête baissée, pour avoir une idée de cette situation.

— Un assassinat a été commis il y a quelque temps aux environs de Trébisonde, sur la personne d'un turc par un autre turc.

Le père de la victime ayant sollicité la mort du meurtrier, elle lui fut accordée par un ordre émané de Constantinople. En conséquence de cet ordre, le Conseil de Trébisonde livra le meurtrier à la merci du père qui fit amener le prisonnier sur la grande route, et en présence d'une population nombreuse, il lui plongea à plusieurs reprises

le poignard dans le sein et lui trancha ensuite la tête après l'avoir bien torturé.

Malheureusement la férocité du père ne s'arrêta point là; car, après avoir bu du sang du supplicié, il invita quelques uns des témoins de ce triste spectacle, à danser avec lui autour du cadavre, au son de la musique.

Les détails de cette lugubre cérémonie ont rempli d'horreur et d'indignation les habitans de Trébisonde; on aurait peut-être contesté l'existence de faits d'une brutalité si révoltante, si ces horreurs ne s'étaient point passées dans une ville où résident des consuls de toutes les Puissances. Telles sont les mœurs turques au 19^e siècle! il est curieux de savoir si ceux qui travaillent sérieusement à la régénération de l'Orient, espèrent pouvoir obtenir ce résultat par la race la moins accessible aux principes de la civilisation chrétienne qui régissent l'Europe?

— Nous avons déjà annoncé (*) qu'en vertu d'un firman promulgué dans le courant de l'année, une cour spécial de justice présidée par un commissaire Impérial, était instituée dans chaque province à l'effet de juger les individus accusés de brigandage, de vol, d'assassinat et de résistance à main armée à la force publique. Aux termes de ce firman, dans le cas où la culpabilité des accusés des crimes et délits ci-dessus mentionnés, aura été prouvée, la cour devra rédiger un rapport, et passer sentence de mort sans appel, ni recours en grâce.

En outre les gouverneurs généraux seront tenus de faire exécuter sans délai les sentences prononcées par ces cours, et d'envoyer les pièces du procès et de la sentence à la S. Porte, après l'exécution.

(*) Voir L'Asiatique 14.

« Nous ne voulons point aujourd'hui répéter ce que nous avons déjà fait observer, sur la composition de ces cours, sur l'atrocité de la peine de mort appliquée au vol, et sur l'absence de toutes ces formalités judiciaires sans lesquelles la justice dégénère en vengeance et l'innocence, privée de tout moyen légal de faire valoir ses droits, est sacrifiée à l'erreur et à la précipitation.

« Quoiqu'il en soit, les prescriptions draconiennes du firman sont aujourd'hui rigoureusement exécutées; les cours de justice fonctionnent avec vigueur, et leurs sentences de mort sont exécutées sans délai.

« Voici d'après nos correspondances de l'Épire, un échantillon de cette justice expéditive, infligée aux provinces infestées par le fléau du brigandage.

« Dieu veuille que des lois et des institutions qui blessent profondément le sentiment de la justice, et qui excitent par leur atrocité, des sympathies en faveur des coupables, puissent produire quelque bon résultat.

« Quant à nous, nous avons une foi d'autant peu vive dans l'efficacité de ces mesures, que nous savons par une longue et douloureuse expérience, que le terrorisme en matière pénale, a toujours régné en Turquie, et que cependant, depuis que cet Empire est soumis à ce régime, le brigandage n'a jamais cessé de le désoler; voici ce qu'on nous écrit de Jannina en date du 2/13 Décembre.

« Le 23 Novembre dernier, la cour criminelle de l'Épire composée de 8 turcs, de 5 chrétiens parmi lesquels siégeait aussi le métropolitain, et d'un juif, a condamné au gibet 32 individus accusés de brigandage. Cette sentence a été exécutée le lendemain même, et les corps des

suppliciés ont été exposés aux regards du public, aux deux extrémités de la ville.

« On amène des malfaiteurs à Jannina presque tous les jours, et cependant leur nombre est encore bien considérable. La bande de Kakurantza commandée depuis sa mort par Apostoli Koraki, celle de Toulaki, celle de Costarelli et celle de Nisontzo forte de 150 hommes chrétiens et turcs, parcourent, sans obstacle, les districts de Kolonia, Gramista, Samarina, Benishon et Saroupiza. Souvent même elles poussent leurs excursions jusqu'à Bitolia et répandent la terreur et la désolation dans toute la contrée.

« Nous apprenons aujourd'hui que toutes ces bandes se sont dirigées vers la Thessalie, qu'une rencontre a eu lieu entre elles et le Derbend-Agha de Hassia, et que ce dernier a été tué avec ses 19 compagnons.

« Il y a quelques jours, le Gouverneur général de l'Épire, a été prévenu de l'arrivée à Radovitzi des chefs de brigands, Karathanassi, Fonia, Ghortaria, Kalli et Sfetza avec à peu près 30 bandits, qui avaient été repoussés hors des frontières par les troupes grecques.

« On se plaint beaucoup ici de la conduite d'Abdourahman Pacha, sous-gouverneur d'Arta, qui ne s'occupe de rien moins que de la poursuite des brigands; il faut pourtant espérer qu'il sera puni de sa négligence, car le Gouverneur-général de l'Épire et de la Thessalie se trouve investi, par décret Impérial, du droit de destituer et de remplacer les sous-gouverneurs d'Arta et de Larissa, s'il le juge nécessaire.

« D'après les rapports tout récents des autorités de l'Acarmanie, les bandes ci-dessus mentionnées (sous le com-

mandement de Karathanasi et de Phonia qui ont commis des horreurs dans les provinces limitrophes,) ont entrepris de pénétrer de nouveau en Grèce; mais attaquées par nos détachements, elles ont été obligées de chercher un refuge au-delà des frontières, après avoir laissé sur notre territoire leurs deux chefs, Carathanasi et Phonia et quatre de leurs compagnons.

Rien ne saurait mieux prouver le désordre et l'indiscipline qui régnoient dans les provinces limitrophes du Royaume de Grèce, que les événements qui se sont passés dernièrement sur la ligne de nos frontières orientales.

Nous puissions nos renseignements à cet égard dans un rapport officiel; c'est celui du capitaine Moschonisis, au commandant du 1^{er} bataillon des Tirailleurs.

Rapport du capitaine de la troisième compagnie, au commandant du 1^{er} bataillon des Tirailleurs.

Sourpi, le 10 Décembre

J'apprends par le rapport du Caporal Spiro Bina, qui commande le détachement de S^t Jean, que dans la matinée du 16 de ce mois, Ahmed Agha, gouverneur de la province d'Almiro, le prévint par un exprès, qu'en faisant sa ronde près de la ligne des frontières, et à la distance d'une heure du poste de S^t Jean, il a découvert le repaire des brigands dont ce district était infesté; il l'engageait donc à arriver un moment plutôt à son secours, afin de pouvoir constater ensemble le point vers lequel s'étaient dirigés les brigands.

Par suite de cette information, le dit caporal, après avoir confié la garde du poste à deux soldats, se met à la tête de son détachement fort de dix hommes et se réunit bientôt au Moudir, qui commandait 80 Turcs Albanais.

Ils poursuivirent ainsi leur chemin ensemble sur le territoire musulman, en suivant les brigands à la piste.

Arrivés à la position dite *Nerospilia*, et à la distance de trois heures des frontières, les vedettes des brigands s'aperçurent de leur approche, et chacune d'elles en avertit la compagnie à laquelle elle appartenait.

Les bandes de brigands qui réunies jusqu'à ce moment là, formaient ensemble une force de 80 bandits, commandés par Drella, et les turcs albanais Kontomoukarakhi, Daljani et Iliani, s'étant divisées en trois détachements se portèrent immédiatement contre le sergent et le moudir.

Notre caporal attaqué par les brigands, se retrancha avec son détachement dans une position assez forte et la défendit valeureusement; mais les troupes du moudir ayant pris la fuite, abandonnèrent leur chef avec son neveu et un chrétien nommé Krikelli, qui leur servait de guide. Le moudir avait eu beau essayer par des exhortations réitérées de les ramener, tout avait été inutile, rien n'avait pu vaincre la lâcheté et la déloyauté de ses hommes; il s'adressa alors à notre caporal et lui dit: que comme il se voyait abandonné par les siens, il préférerait mourir avec lui que de recourir à une fuite honteuse.

Sur ces entrefaites, le caporal avait continué à se battre, et se voyant cerné de toutes parts par des forces bien supérieures, et à une heure déjà avancée du jour, il jugea nécessaire d'abandonner une position devenue intenable; mais tout en opérant son mouvement de retraite, il continua à se battre avec un sang-froid imperturbable.

Malheureusement le moudir, d'un embonpoint remarquable, se sentit bientôt extenué de fatigue, et ne put continuer sa route à travers un terrain rocailleux et es-

carpé. Désespéré de la position critique dans laquelle il se trouvait, il s'adressa de nouveau au caporal en le suppliant de ne pas le laisser tomber au pouvoir des brigands. Le caporal alors donna l'ordre à deux de ses hommes de le porter jusqu'à ce qu'il eût repris des forces. Témoins de ce mouvement, les brigands s'élançèrent en désespérés pour enlever le moudir, mais nos hommes les repoussèrent vigoureusement et le caporal poursuivit son mouvement de retraite, conformément à l'avis du moudir, en se dirigeant vers le village turc de Kokotos.

C'est dans ce moment qu'un soldat de notre détachement, nommé Manuel Eustache, qui avait fait preuve dans cette occasion, d'une rare intrépidité, fut frappé à mort par deux balles. Le caporal le fit aussitôt charger sur les épaules de deux de ses hommes qui le portèrent ainsi pendant quelque temps; mais fatigués qu'ils étaient tous par les événements de la journée, et serrés de trop près par les brigands, ils furent bientôt forcés de le déposer à terre ayant à peine le temps de lui enlever son fusil et sa casquette.

Arrivés à une demi-heure à peu près du village de Kokotos, le moudir fut légèrement blessé au sein gauche, et s'étant jeté à terre, il cria au caporal de le sauver. Trois soldats le portèrent alors à bras jusqu'au village, où à peine arrivés, le caporal s'empara d'une maison, y déposa le moudir et s'y retrancha avec ses hommes.

Les brigands s'introduisirent aussitôt après à grands cris dans le village, d'où tous les habitants s'étaient sauvés, et cernèrent la maison en demandant avec persistance que le moudir leur fût livré; mais le caporal et les hommes, qui avaient pratiqué des meurtrières dans cette mai-

son, leur résistèrent bravement pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant parvenir à obtenir ce qu'ils désiraient, ni à se rendre maîtres de la maison assiégée, les brigands se dispersèrent dans le village, mangèrent, burent, enlevèrent tout ce que possédaient le peu d'habitans qui y étaient restés, et s'en allèrent à minuit, emmenant avec eux trois bêtes de somme chargées de vivres.

Pendant ce temps les Turcs Albanais qui étaient sous les ordres du moudir et qui l'avaient abandonné, s'étaient dirigés sur Almiro où ils annoncèrent que le moudir et les soldats du détachement grec, avaient tous été massacrés par les brigands.

A cette nouvelle, les parents et les amis du moudir accompagnés de plusieurs autres musulmans, accoururent à sa recherche, et arrivés le jour suivant au village de Kokotos, ils le trouvèrent blessé et soigné par le détachement grec auquel ils exprimèrent toute leur reconnaissance.

Le caporal alors remit le moudir entre leurs mains, et se prépara avec ses hommes à regagner le poste de S^t Jean, d'où il envoya des paysans à la recherche du corps du soldat qui avait été tué, et qui fut retrouvé et enterré à S^t Jean même avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

— On nous écrit de Lamie en date du 16/17 Décembre.

Nos succès contre le brigandage sont très grands. Je me réserve de vous donner sous peu des détails que vous trouverez très satisfaisants. En attendant, je me borne à vous informer que dans l'espace d'une semaine, il y a eu 6 brigands de tués, et 9 d'arrêtés en Phtiotide. Parmi

ces derniers il y a une femme, et des plus belles, habitée en homme, complètement armée, et qui a pris part à plusieurs actes de brigandage, et à plusieurs combats où elle a fait un bon usage de ses armes.

Elle s'appelle Evaghéli Sanetà, et elle est du village Gistochori de la commune de Sperchiàs; c'est par amour qu'elle a suivi le chef de brigands G. Palukki dans ses courses vagabondes. Elle est tombée dans les mains des soldats gravement blessée à la cuisse d'un coup de feu, et son amant a été tué dans le même combat. Le frère du chef de brigands tué, est aussi entre nos mains, blessé d'un coup de baionnette.

Evaghéli Sanetà est âgée de 18 ans, et elle n'a été reconnue pour femme qu'après son arrestation. Les habitants de Lamie s'extasiaient sur sa beauté, ils admirent surtout ses beaux cheveux.

E.

— On lit dans le *Byzantis*, du 24 Décembre (5 Janvier):

A la suite des mesures extraordinaires prises contre le brigandage en Thessalie, les prisons de Larisse regorgent de coupables et de suspects; cette dernière catégorie comprend malheureusement, d'après ce qu'on nous écrit, une foule d'individus contre lesquels on ne saurait alléguer aucune charge sérieuse; ils n'en ont pas moins été arrêtés avec leurs femmes et leurs enfans; et ce qui pis est, coupables et innocents ont été parqués dans les mêmes réduits. Il s'en est suivi des scènes affreuses. Beaucoup de femmes ont été violées par les malfaiteurs . . . Espérons que le gouvernement impérial voudra bien donner les ordres nécessaires, pour mettre un terme à cette désolation.